

## Pierre Gibert, l'exégèse des commencements

Né en 1936 à Aix-en-Provence, Pierre GIBERT entre chez les Jésuites en 1959. Docteur en théologie et en littérature comparée (1974), il a longtemps enseigné l'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie de Lyon, dont il fut le doyen de 1991 à 1997. Il enseigne encore au Centre Sèvres (facultés jésuites de Paris), après avoir dirigé de 1998 à 2008 la revue des *Recherches de science religieuse*. Passionné par la Bible, il a écrit plusieurs ouvrages d'exégèse. Sa *Petite histoire de l'exégèse biblique* (Cerf, 1992) est devenue un classique. En 2010, il a publié *L'invention critique de la Bible. XI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans la collection « Bibliothèque des histoires », chez Gallimard.

**Lumière & Vie :** Est-ce l'amour de l'Écriture qui vous a conduit à la Compagnie de Jésus, ou bien la Compagnie de Jésus qui vous a affecté à cette étude ?

**Pierre GIBERT :** Je me dois d'abord de rappeler que c'est à l'âge de six ans que je suis « tombé dans la marmite », avec une petite Histoire sainte qui fut une de mes premières lectures. Et je me souviens toujours de la forte impression que me fit cette découverte avec celle de l'histoire de France, au Collège catholique d'Aix-en-Provence, à une époque où l'on apprenait à lire et écrire à cinq ans. Et même s'il me fallut attendre 1967 pour que la Compagnie me demande, par l'intermédiaire de Paul Beauchamp, de me consacrer à l'étude de l'Écriture, je puis dire que depuis mes six ans je ne l'ai jamais oubliée.

Et permettez-moi de rappeler tout de suite que pendant la guerre d'Algérie, je ne sortais jamais en opération ou en intervention sans avoir ma bible en poche dans la tenue de combat qui était alors la nôtre, jeunes soldats de vingt ans.

En fait, même au temps de ma « quête de vocation », même si au Collège en 1952 on m'avait demandé de ne pas garder la Bible (!) qu'on venait de m'offrir pour mes seize ans, l'entrée au séminaire de Clermont en 1954 me fit rencontrer le P. Roger Ricard qui me donna le virus de l'exégèse. Et l'entrée au noviciat de la Compagnie en 1959 ne me gêna nullement, bien au contraire, dans cet itinéraire biblique si précocement commencé et conforté.

**L&V : Si l'on voulait résumer d'une formule l'axe dominant de vos recherches, on pourrait sans doute parler de votre passion pour les débuts de l'exégèse et pour l'exégèse des débuts ! Mais parlez-nous d'abord de Richard Simon et de l'invention moderne de la critique du texte biblique : pourquoi était-ce si difficile de passer de la lecture allégorique à l'exégèse critique de la Bible ?**

**P.G. :** Là vous me faites faire un saut important dans ma carrière de bibliste. En fait, ma recherche en matière d'histoire de l'exégèse fut encouragée par mes confrères de la Faculté de théologie de Lyon, à un moment où, dans les années 1980, une véritable « foire aux méthodes » risquait de faire perdre certains repères historiques du texte et de sa lecture. J'avais là tout à découvrir, même si j'avais consacré ma première thèse à Gunkel (1862-1932)<sup>1</sup>, un personnage capital dans l'intelligence du texte biblique et de ses genres littéraires, mais aussi par son sens historique.

Cependant je ne devais pas oublier que nous étions aussi héritiers d'une longue histoire, bien antérieure au surgissement de l'exégèse critique qui a pourtant aujourd'hui près de six siècles d'âge. N'oublions pas qu'auparavant, pendant près de quinze siècles, la chrétienté avait été dominée par la lecture allégorique des Ecritures. C'est pourquoi j'avais entrepris l'ouvrage qui devait s'intituler *Petite histoire de l'exégèse biblique*<sup>2</sup>. Autrement dit, une histoire et une lecture d'abord dominées par la réception « christique » : toute l'Ecriture parlait ou devait parler du Christ ; le Christ lui donnait tout son sens, comme elle était son annonce, sa prophétie.

1. Cf. Pierre GIBERT, *Une théorie de la légende. Hermann Gunkel et les légendes de la Bible*, Flammarion, 1979.

2. Parue en 1992 au Cerf. Voir aussi *Comment la Bible fut écrite. Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament* (Bayard, 1995).

La pratique allégorique était une façon d'assumer cette intelligence. Et Dieu sait combien cela fut fécond ! Il n'y a qu'à admirer aujourd'hui encore les œuvres d'art, en peinture, en sculpture, en tapisserie, en architecture même, issues de cette lecture et intelligence allégorique des Ecritures ! L'entremêlement par nos artistes, depuis Byzance jusqu'à la fin du Moyen Âge, des scènes de la vie du Christ et des scènes des événements et des vies de héros de l'Ancien Testament, reste toujours significatif. Mais tout s'use, ou plutôt, tout finit par se répéter, se figer. Ainsi en advint-il de l'exégèse allégorique.

Et l'avènement de l'imprimerie aidant, on ne pouvait plus s'en tenir là : le texte plus accessible que jamais, à la portée du premier lecteur venu, devait être repris, refondé en quelque sorte dans sa matérialité textuelle, à commencer par ses langues originelles, le grec et l'hébreu que le latin de S. Jérôme avait, dans une certaine mesure, fait oublier.

L'autre donné de l'époque était la nécessité des réformes dans l'Eglise. Le retour aux Ecritures était avec le retour aux Pères de l'Eglise, la clé des exigences réformatrices en matière de morale, d'institutions et de théologie. Puis ce serait bientôt la Sola Scriptura luthérienne : autant d'éléments qui ne cesseraient de survaloriser, pour ainsi dire, la Bible, la « Sainte Bible », comme on l'afficha alors sur le dos de ses éditions.

Mais progressivement, cette pratique de plus en plus vulgarisée du texte sacré faisait apparaître ses difficultés, ses « contrariétés » comme on disait. Ce fut alors une nouvelle étape de cette histoire, entamée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, celle de l'exégèse dite critique, qui connut son dénouement dans la prise de conscience qu'en fit faire Richard Simon au XVII<sup>e</sup> siècle, en héritier d'abord de cette déjà longue histoire qu'il se mit à raconter, dans un ouvrage fameux, et immédiatement censuré (et détruit !), l'*Histoire critique du Vieux Testament*<sup>3</sup>.

3. Richard SIMON (1638-1712) était prêtre oratorien. Son *Histoire critique du Vieux Testament* de 1678 fut interdite et détruite, mais publiée finalement en 1685 à Rotterdam. Pierre GIBERT a dirigé la nouvelle édition critique de 2008 chez Bayard.

**L&V :** Ainsi Richard Simon se heurta à l'opposition de Bossuet et de la Sorbonne...

**P.G. :** Oui, c'est le début d'un long malentendu entre les autorités de l'Eglise et l'exégèse qualifiée de critique dès la fin du

XVI<sup>e</sup> siècle. Or, cette nouvelle approche de l'Écriture se voulait d'abord une exigence de vérité de la part de croyants, pour les croyants : la vérité du texte, dans ses mots, sa grammaire, ses formes littéraires et bientôt son histoire.

Et pour moi, il y a là une sorte d'énigme, dans cette résistance, qu'on retrouve encore aujourd'hui, parfois déguisée en quelques « méthodes » considérées comme alternatives de la critique... En fait, on ne choisit pas la critique : elle s'impose à la base, dès la première approche. Ainsi, tout curé de paroisse, tout pasteur, dès l'instant où il se heurte, en préparant son homélie, à une difficulté du texte, une répétition, une incohérence apparente, etc., dès cet instant, fût-ce inconsciemment, il « entre » en critique, en exégèse critique... Et il n'en sortira qu'en dépassant cette difficulté que lui oppose le texte. C'est d'abord cela la pratique critique : une nécessité imposée par le texte sacré. A partir de là, certes, il faudra peut-être faire appel à des compétences, utiliser des ouvrages plus spécialisés, ou une Bible annotée... Mais redisons-le : au départ, on n'a pas le choix ! l'exigence critique est l'exigence même d'une solution à un problème, dont dépendra la compréhension du texte, à cause d'un détail modeste aussi bien que d'un élément majeur.

### **L&V : Mais alors, pourquoi cette résistance à la critique ?**

**P.G. :** Je crains qu'il y ait là fondamentalement le risque de ce que je crois être un réflexe, une peur viscérale, typique de l'*homo religiosus*, y compris dans le Christianisme : la peur de l'histoire. Car l'histoire relativise tout, nous rappelle à notre finitude, à la finitude de nos travaux, et même de nos actes religieux. C'est pourtant dans l'histoire qu'il y a, selon la foi biblique et chrétienne, le seul lieu de la vérité.

Je voudrais être sûr que telle et telle « méthode » plus ou moins à la mode, appliquée à l'intelligence de l'Écriture, ne relève pas une fois de plus de ce réflexe « religieux » : éviter l'affrontement à l'histoire, à ses conditions et à ses exigences, bref un réflexe de peur, redisons-le, et qui va à l'encontre de notre exigence de foi chrétienne comme foi en l'Incarnation du Verbe qui n'a pas triché avec l'histoire.

**L&V : Des commencements de l'exégèse aux commencements dans la Bible : y a-t-il pour vous une articulation ? Comment expliquez-vous cette exigence contemporaine d'une réflexion sur l'origine ?**

**P.G. :** Il y a une articulation, sans aucun doute. Que désirons-nous en lisant la Bible ? Et qu'est-ce que j'ai moi-même cherché en l'étudiant ? Avoir accès à des fondements, à une origine, à des commencements, fondamentaux et fondateurs, historiquement, mais aussi individuellement et spirituellement ; et ici, tous les mots portent. Car c'est une exigence universelle, banale, caractéristique de l'homme pensant, projeté dans le temps : se projeter dans l'origine comme dans l'avenir et la fin, même si cette fin lui fait particulièrement peur. Et sur ce point de l'origine, les développements de la psychanalyse ont joué à notre époque un rôle de sensibilisation, parfois extrême.

Mais ce souci n'est pas seulement un effet de la psychanalyse moderne : la psychanalyse est elle-même un effet de la quête fondamentale de l'origine. Et ce n'est pas pour rien que Freud s'est tourné du côté des mythes et de la tragédie grecque. Il aurait pu aussi bien se tourner du côté de la Bible, ce qu'il fit à la fin de sa vie, mais d'une façon, à mon sens, peu satisfaisante. Mais cela lui appartient !

**L&V : Il y a donc là quelque chose de profondément et d'énigmatiquement humain...**

**P.G. :** De fait, ce que j'ai pu conduire en matière de recherches dans cette direction de l'origine et des commencements n'a pas d'abord relevé d'une question de méthode ou de pratique de l'Écriture ; c'était pour moi une question existentielle qui m'avait profondément troublé à 19 ans lors d'un cours de philosophie. Le professeur nous donna comme attendu : « on pense spontanément que la fin nous est inconnue, mais contrairement à une fausse évidence, le commencement l'est tout autant »<sup>4</sup>.

Je me souviens d'être resté un moment stupéfait. Mais comment vivre et bien vivre si nous n'avons pas accès à l'origine, à nos origines, lesquelles – je le découvrirais plus tard - sont par conséquent inventées, imaginées, bricolées, etc. ? et que tout « récit de commencement » est un récit second, posthume pour ainsi dire,

4. Pierre GIBERT a consacré un essai à ce thème de *L'inconnue du commencement* (Seuil, 2007).

parce qu'en fin de compte impossible à établir de façon personnelle? Car on ne vit jamais un commencement comme tel; on vit la suite d'évènements antérieurs. C'est pourquoi, comme tel, le commencement nous reste à jamais inconnu, inatteignable. Et c'est plus que troublant, parfois même angoissant. Voyez la psychanalyse pour cela!

A partir de là, la Bible ne tarderait pas à m'apparaître comme un formidable chantier de cette obsession, en tous ses instants cruciaux et moins cruciaux, de la création du monde à la conception du Christ, en passant par toutes les grandes étapes de l'histoire d'Israël: à chaque grand moment jugé comme tel par nécessité vitale d'intelligence, ce colossal corpus littéraire et historique n'a cessé de produire des « récits de commencements », et j'ai envie d'ajouter: en tous genres!

Et n'oublions pas non plus les destins individuels dans ce qu'on appelle les « récits de vocation » (l'appel d'Abraham en Gn 12,1, l'appel de Moïse dans l'épisode dit du Buisson ardent en Ex 3, les appels des différents prophètes, etc.): récits sans tiers témoin, qui respectent donc une intimité, ce qui a parfois posé question à nos peintres. Pensons à telle représentation de l'Annonciation où figure, cachée derrière un rideau ou dans un coin, une indiscrete servante. Comme si l'artiste – ou son commanditaire – n'avait pu supporter que l'évangéliste ne nous cite pas de témoin.

D'une certaine façon, c'est la Bible qui m'a apporté les meilleurs éléments de la saisie et du traitement de la question, car elle est typiquement existentielle dans son sens historique, et pas seulement mythique<sup>5</sup>. C'est pourquoi elle m'a permis d'aborder cette question en littérature, en histoire, en psychologie, bien loin d'elle. Evoquons ici le mot de Valérie, selon lequel le premier vers nous est toujours donné! Il voulait parler du travail, du labeur, que le poète devait fournir ensuite pour faire le poème. La question que je poserais ici: est-on sûr qu'il s'agit du premier vers du poème? Sûrement pas. Au cours du travail, il se retrouvera ailleurs, peut-être à la fin, peut-être même ne sera-t-il pas retenu. Alors, où est le commencement du poème? Dans l'état « dernier » du texte, non « au commencement »!

5. Voir en particulier la réflexion épistémologique de Pierre GIBERT sur l'histoire dans *Vérité historique et esprit historien - L'historien biblique de Gédéon face à Hérodote, essai sur le principe historiographique* (Cerf, 1990), ainsi que dans l'étude *La Bible à la naissance de l'histoire - Au temps de Saül, David et Salomon* (Fayard, 1997).

**L&V : La Bible n'est pas vraiment un livre pour les enfants de chœur... on s'y heurte à la violence et à l'absurdité de la guerre, comme vous-même dans votre vie.**

**P.G. :** Comme je l'ai déjà évoquée, cette terrible expérience de la guerre n'a pas réussi à me couper de la Bible, même physiquement ! Et même si je l'ai établi tardivement en rédigeant mon *espérance de Caïn*<sup>6</sup>, le rapport Bible et violence s'est très tôt imposé à moi. Et qu'ai-je découvert à la suite de beaucoup d'autres ? Non pas que la Bible soit un ouvrage de violence, comme nous le ressassent certains qui n'ont pas compris la nature spécifique de la Bible, bien plutôt une œuvre du tragique humain, pleine de bruit et de fureur, où l'homme et Dieu s'engagent l'un vis-à-vis de l'autre, dans une quête cahotante mais passionnée de la vérité dans une histoire qui n'est pas achevée.

6. Cf. Pierre GIBERT, *L'espérance de Caïn. La violence dans la Bible*, Bayard, 2002.

En ce sens, la Bible n'est pas un « livre saint » pour bonnes âmes en quête d'exemples édifiants à imiter, ni par conséquent un recueil de recettes pour s'assurer du salut. Si elle enseigne et continue d'enseigner quelque chose à nos contemporains, c'est bien là : se pénétrer de notre condition historique, l'assumer, savoir que tout ce que nous atteindrons sera marqué par l'histoire, l'idée que nous nous faisons de Dieu, notre foi, la vérité à laquelle bon an mal an nous parviendrons...

**L&V : La lecture de la Bible vous a-t-elle aidé à relire l'expérience de la guerre d'Algérie ?**

**P.G. :** L'édition en 2001 d'*Il ne se passe rien en Algérie*<sup>7</sup> relevait pour une large part de l'exorcisme après plus de trente ans de silence... et s'inscrivait sur un arrière-fond personnel et familial, mais également plus large, plus universel. Que nous le voulions ou non, l'humanité, et plus précisément la masculinité est sous le signe de la violence. Terrible masculinité ! Elle fait, prépare, veut les guerres depuis l'aube des temps. Elle assure plus de quatre-vingt-dix pour cent des délinquants qui remplissent nos prisons. Et cela, je crois n'avoir jamais pu l'accepter, même si - et parce que - je suis partie prenante de cette violence, comme tout homme, comme tout mâle.

7. Cf. Pierre GIBERT, *Il ne se passe rien en Algérie (février 1958 - avril 1959)*, Bayard, 2001.

En ce sens, la Bible, dans ses récits de commencement justement, m'a aidé à en comprendre quelque chose, avec notamment ce donné fondamental : c'est dans la famille, et plus précisément avec la fratrie, que se révèle et surgit la violence. Tout part de là. C'est cela le sens et l'importance de l'histoire de Caïn et d'Abel, le « péché originel » de l'homme.

Si vous le voulez bien, revenons à nos récits de commencement, que je place sous le signe d'une quête régressive incessante : et si le véritable péché originel de l'homme était là, dans cette scène fratricide ? Mais justement, est-il possible de s'en satisfaire ? N'a-t-il pas fallu expliquer ce fait fondateur, et trouver plus fondateur que lui ? La logique du commencement a sans doute conduit là à une explication antérieure que nous trouvons aujourd'hui dans la fameuse chute d'Adam et d'Eve auquel en quelque sorte la Bible, dans ses jeux de constructions successives, a voulu donner une portée plus universelle, moins anecdotique, plus symbolique donc, mais aussi plus abstraite, par rapport à laquelle nous ne sortons pas de certains contresens, en Occident notamment ! Car on ne cesse pas de remonter dans la série des commencements...

C'est pourquoi il ne nous reste que l'espérance... mais une espérance contre toute espérance, ainsi que le dit l'épître aux Romains (4,18). Et la prise de conscience de ce siècle de fer que fut le XX<sup>e</sup> siècle, le pire de toute l'histoire humaine, tous paramètres pris en compte, ne peut que me conforter dans cet espoir-désespoir qui m'a conduit à écrire là-dessus, à partir de la Bible comme en remontant dans l'histoire de ma propre famille marquée par la guerre sur trois générations consécutives entre 1914 et 1962, comme toutes les familles de ce pays.

**L&V :** Au fond, vous avez eu à conjurer les effets sournois et désespérants de la guerre, ce qui explique et même justifie ce mode narratif personnel caractéristique de votre journal d'Algérie, un style volontairement décousu pour évoquer l'expérience d'une absence de sens...

**P.G. :** C'est tout à fait cela. Un jour, un de mes amis m'a dit après cette lecture : « Mais tu ne parles pas comme ça ! » J'ai eu envie de lui répondre : « Mais parce qu'on ne vit pas comme ça,



parce qu'on ne devrait jamais vivre comme ça ! » Et quoi qu'il en soit de ce que nous aurons eu à vivre après cette expérience, quels que soient les discours, le plus souvent mensongers, que nous aurons entendus et que nous continuons d'entendre sur elle, cette expérience restera foncièrement ce qu'elle est : une absence de sens.

8. Cf. Pierre GIBERT, *Les enfants de guerre. 1914-1962*, Bayard, 2003.

**L&V : Après le journal d'une année de guerre d'Algérie, vous éprouvez donc le besoin de remonter à la guerre de 14<sup>e</sup>. À côté de l'intérêt géopolitique, y a-t-il trace d'une démarche analytique ?**

9. Cf. Jacques ARENES et Pierre GIBERT, *Le Psychanalyste et le Bibliste. La solitude, Dieu et nous*, Bayard, 2007.

**P.G. :** Sans aucun doute. Mais là encore, je retrouve la Bible, telle qu'elle m'a encore provoqué pour cet ouvrage coécrit avec Jacques Arènes, *Le Psychanalyste et le Bibliste*<sup>9</sup>. Pourtant, je ne voudrais pas trop compartimenter les choses. Comme vous avez pu l'entendre, il y a au cœur de tout cela, de l'engagement personnel à la géopolitique, des études bibliques à l'intérêt pour l'anthropologie, une sorte de fil rouge dont j'ai pris lentement et parfois difficilement conscience, le caractère dominant de l'histoire.

Et cette conviction n'a pas été immédiate pour moi, elle a parfois été gênée par un certain type d'études sinon de spiritualité ou de théologie. Lorsque je faisais mes études de philosophie, au scolasticat de Chantilly, où j'ai rencontré d'excellents maîtres, j'ai parfois éprouvé une sorte de complexe : par rapport à la philosophie, l'histoire n'était que... de l'histoire. J'entends encore un des me professeurs dire à propos d'un historien d'un certain renom qui avait tenté une réflexion – d'ailleurs forte et pertinente – sur l'histoire : « C'est un historien ! » Autrement dit, « ce n'est qu'un historien, il n'est pas philosophe ! ». J'ai mis du temps à prendre la mesure de l'histoire, de la dimension historique de notre réalité humaine.

Un repère m'a été fourni le jour où je suis tombé sur cette phrase d'un philosophe contemporain dont j'ai oublié le nom : « La philosophie s'arrête à la souffrance. » Or, si, sérieusement, la philosophie n'a rien à dire de pertinent sur la souffrance, l'histoire, elle, a au moins le devoir d'en parler car, tout bonnement, rien n'échappe à l'histoire, et surtout pas la souffrance ! Bien plus :

elle contribue souvent à nous la révéler. Car le devoir de l'historien, c'est bien de dire la vérité, rien que la vérité sans doute, mais surtout de traiter de toute la vérité qu'il peut et doit atteindre! En fait, l'histoire me paraît de plus en plus comme l'air qui dit notre humanité: elle est historique et donc historienne. Tout cela pourrait paraître banalité s'il n'y avait pas un autre niveau d'enjeux, celui précisément de l'objet de la théologie, la question de Dieu, de l'éternité, de notre foi.

### **L&V: La question, au fond, du lien entre histoire et Incarnation?**

**P.G.:** Oui, prendre au sérieux le principe de l'Incarnation, fondateur et donc fondement, c'est prévenir un certain nombre d'illusions, se prémunir contre des relativités qu'on veut d'abord faire passer pour des paroles d'éternité.

Pour moi, une découverte décisive a été celle de la théorie newmanienne du développement du dogme. Je sortais enfin de ce propos que j'avais entendu d'un professeur de théologie de séminaire: « tout le dogme, toute la vérité dogmatique était dans l'esprit de Saint Pierre président le concile de Jérusalem au milieu du Ier siècle. » Je vous laisse le soin de compter le nombre d'âneries condensées dans cette formule! Que faire, dans ces conditions de la parole du Christ nous assurant que l'Esprit nous conduirait à la plénitude de la Vérité? Car si cette plénitude est en avant de nous, nous sommes bien obligés de vivre l'histoire, d'être dans l'histoire, et non dans une sorte d'empyrée originel où tout aurait été dit et assuré.

C'est pourquoi j'ai été souvent irrité par certaines réticences vis-à-vis de « découvertes » des exégètes disant ce qu'il en était réellement des textes, des événements, des sens qu'ils rapportaient: des moments d'une histoire, qui certes nous portaient leur part de vérité, mais aussi leur part d'ombre, d'incertitude, leurs propres limites, comme il en va de nous présentement. De même, je n'ai jamais pu accepter des distinguos plus ou moins subtils du genre « Christ de la foi et Jésus de l'histoire »<sup>10</sup>: une façon de dire aux exégètes, « dites ce que vous voulez sur le Jésus de l'histoire; au fond cela ne nous importe guère; nous, nous restons dans la vérité, celle du Christ de la foi précisément! ».

10. En témoigne l'essai *La Résurrection du Christ. Le témoignage du Nouveau Testament, de l'histoire à la foi* (DDB, 1991).

Plus que jamais, nous devons assumer l'histoire, toute l'histoire, dans ses limites propres, voire étroites, parce que dépendantes de notre langage, de nos connaissances et de nos méconnaissances, de l'état des lieux à un moment donné, etc. Nous n'avons pas le choix. Si nous voulons non seulement être entendus de nos contemporains, mais être des contemporains parlant et entendant leur langage, il faut bien que nous acceptions cette dimension historique et l'incarnation qu'elle implique et à laquelle Dieu même, dans notre foi, nous a conviés. Et face à la barbarie que nous avons rencontrée, peut-être aurions-nous eu un discours un peu plus pertinent, moins compromettant, et en tout cas, ces peuples dits chrétiens qui accomplirent les horreurs que nous savons, auraient peut-être agi autrement. On peut toujours rêver...

**L&V : A côté de votre réflexion engagée sur la guerre contemporaine, vous vous êtes intéressé à la pensée politique de Tocqueville, dont vous avez édité quelques correspondances...**

**P.G. :** Ce fut pour moi une des grandes découvertes de ma vie intellectuelle, et plus précisément philosophique. J'ai fait cette découverte juste avant qu'on ne m'oriente vers les études bibliques. Mais les contacts que j'avais déjà noués avec les tocquevilliens en charge de l'édition des œuvres complètes et surtout de la correspondance, m'ont en quelque sorte contraint à garder cet à-côté d'une nouvelle formation, la formation biblique, à laquelle il assurait une sorte d'équilibre.

Outre ses grandes idées politiques – humanistes surtout – pour la modernité en devenir<sup>11</sup>, Tocqueville garde quelque chose de fascinant, dans un aristocratisme qui l'a fait se tenir à égales distances des extrêmes contraires. Ma situation dans ce projet éditorial a fait qu'on m'a assez spontanément demandé de m'occuper de la correspondance de Tocqueville avec celle qui, à la fin de sa vie, fut une sorte de directrice spirituelle pour lui, Mme Swetchine<sup>12</sup>. Correspondance pathétique où Tocqueville se confie comme jamais il ne l'a fait, sur une forme de désespoir liée à ses difficultés dans la foi.

Malgré cela, Tocqueville reste celui qui veut croire à l'avenir du christianisme qu'il trouve moribond en cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pourvu qu'il se renouvelle, qu'il tienne compte de

11. Pierre GIBERT a écrit une introduction à l'œuvre de ce penseur: *Tocqueville: Égalité sociale et liberté politique* (Aubier-Montaigne, 1977), ainsi qu'un article sur le rapport qu'il établit entre politique et religion (« Tocqueville et la religion: entre réflexion politique et confidences épistolaires », *La Revue Tocqueville*, Vol. XXVII no. 2- 2006.

12. Cf. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine (Œuvres complètes, xv, vol. 2, Gallimard, 1983).*

la valeur de l'individu, typique des temps démocratiques, et qu'il ne succombe pas à la tentation du ritualisme, du cléricanisme, de la complication doctrinale, sous peine de devenir une secte. Un message à entendre par les temps qui courent !

**L&V :** Professeur, écrivain, éditeur... Tout cela ne vous a pas empêché d'occuper des postes de responsabilités importants dans le contexte théologique français : hier, doyen de la Faculté de Théologie de Lyon, puis plus récemment, rédacteur en chef des *Recherches de Science Religieuse*. Comment évolue selon vous la théologie en France ?

**P.G. :** Je ne puis avoir la prétention de dresser un tableau de la situation, parce que je ne puis prétendre en maîtriser toutes les données et implications. Cependant, plus de dix années à la tête d'une revue comme les *RSR* m'ont laissé des inquiétudes, et d'abord quant à l'avenir de la théologie. Quelques repérages dans nos facultés de théologie m'ont pourtant fait reconnaître de nombreux et prometteurs théologiens en herbe. Mais comment le deviendront-ils vraiment ? La thèse à peine soutenue, quand elle l'est, notre futur théologien ou future théologienne va être happé(e) par une surcharge de tâches, de responsabilités, qui l'empêcheront de lire, d'étudier, d'aller dans ces lieux d'échanges que sont les colloques, etc., bref d'avoir le temps et les moyens de devenir théologien !

Je ne puis vous le cacher : l'état intellectuel de l'Eglise de France m'inquiète et pour l'heure, je ne puis donner cher de son avenir théologique. Disons-le carrément : en France aujourd'hui aucune importance n'est attachée en haut-lieu à la théologie. Des expériences récentes, à l'audition de certaines homélies notamment, m'ont fait toucher du doigt une infirmité intellectuelle grave, flirtant avec l'hérésie caractérisée, témoignant d'une paresse intellectuelle inadmissible, d'un langage de pacotille religieuse et morale rétracté sur le groupe des chrétiens. Et là, il ne s'agit pas d'une impression d'intellectuel ! C'est de pastorale au meilleur sens du terme qu'il s'agit ! et de la formation qui est dispensée en certains séminaires...

Si l'on ne se ressaisit pas, si malgré la réduction des effectifs cléricaux on ne valorise pas le travail théologique, nécessaire à la

réflexion pastorale, je ne donne pas cher de notre avenir chrétien dans ce pays.

Il y a quelques mois, un évêque ami me disait : « comme l'Eglise au XIX<sup>e</sup> siècle a perdu la classe ouvrière, elle aura perdu au XX<sup>e</sup> la classe intellectuelle ! » Et comment le contredire ? J'ai passé une grande partie de ma carrière intellectuelle au contact des milieux universitaires et scientifiques. Devant certains propos, certaines attitudes, tout en essayant de me battre pour un retour à la vérité, je n'ai pu que mesurer les effets d'une crise de la catéchèse qui n'est pas récente. Celle-ci remonte au début du XIX<sup>e</sup> siècle, consacrée, pour ainsi dire, par le trop fameux catéchisme à l'usage des diocèses de France de 1937 ! Comment s'étonner dès lors qu'on n'ait pas vraiment saisi en 1952 à propos de la catéchèse, le cri du chanoine Collomb, un lyonnais que je sache, dans son livre trop fameux, pertinemment intitulé *Plaie ouverte au flanc de l'Eglise* ?

Quand on sait aussi ce que fut l'écrasement de la pensée catholique au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comment s'étonner ? Et que dire des condamnations romaines de théologiens, en France notamment, au début des années 1950 ? des palinodies présentes pour réduire les nécessaires et vitales ouvertures de Vatican II ? C'est peut-être cela en fin de compte que nous payons aujourd'hui.

Mais ne désespérons pas ! quelques théologiens, peu nombreux, mais particulièrement forts et pertinents dans leurs recherches, travaillent, écrivent, sont lus ; et qui aident à faire oublier ou négliger les médiocrités éditoriales d'aujourd'hui, aussi nombreuses soient-elles.

**L&V : Aujourd'hui, vous collaborez à la programmation du musée des *Confluences* à Lyon. Quel regard l'exégète et le théologien porte-t-il sur l'apport de l'iconologie à la culture et à la théologie ? Le propos architectural du futur musée vous paraît-il vraiment fédérateur d'une appropriation des arts premiers et contemporains par un public large ?**

J'aurais évidemment mauvaise grâce à critiquer un projet de cette ampleur. J'y travaille assez étroitement depuis près de huit ans maintenant. Vue et vécue de l'intérieur, c'est une œuvre passion-

nante, exigeante même, qui m'a permis de beaucoup apprendre et travailler, tout en me permettant de retrouver certaines parts de ma formation, notamment en anthropologie et en comparatisme culturel. La question que vous me posez dépasse sans doute mes compétences. Disons pourtant qu'un tel ouvrage implique effectivement des perceptions claires de ce qu'attend ou est en droit d'attendre ce « public large » qu'on ne peut que désirer.

En fait, il s'agit d'abord de gérer un patrimoine, de ne pas le laisser dormir dans les réserves souterraines, comme ce fut longtemps et en grande partie le cas. Il y a donc une proposition à faire au public : sais-tu que nos ancêtres marchands du XIX<sup>e</sup> siècle ont couru le monde non seulement pour commercer, mais pour enrichir ta connaissance, ta curiosité, ton imagination ? Car les Guimet et autres lyonnais soyeux ou chercheurs de tulles et crêpe à voiles, étaient des passionnés de cultures et de civilisations. C'est d'abord cette curiosité qu'il s'agit d'éveiller chez le visiteur. Pour cela, il s'agit de s'adresser à son désir certes, mais à son goût de l'image et donc de l'imaginaire.

Pour cela, le Musée des Confluences n'est pas d'abord ou exclusivement un musée d'« arts premiers » ; il est surtout un « musée de l'homme » qui s'adresse à notre contemporain et à son sens humain. Ainsi, le faire se reconnaître dans le passé, dans l'étranger, me semble être la clé du propos et de la scénographie de ce musée, de la présentation des collections, des œuvres, jusqu'aux masques africains, aux momies égyptiennes ou aux tombes préhistoriques, en passant par la multitude des divinités chinoises. « C'est toi cet homme » pourrait être une sorte de devise de la présentation des pièces. Et la structure tri-temporelle du musée - origines, présent, avenir -, dans sa banale simplicité, veut d'abord signifier cela.

Pour le reste, disons qu'outre les belles personnalités que j'aurais croisées dans cette aventure, je regretterai toujours les mesquineries du politique, de ses mensonges et de ses surenchères, tout ce qui est finalement étranger à ce magnifique projet, et qui fit parfois courir aux responsables immédiats et à leurs collaborateurs les risques du découragement. Mais dans mon attente et dans les amitiés que ce projet m'a données, je pense n'avoir rien à ajouter, sinon à redire mon impatience à voir ce prometteur et magnifique projet aboutir. Et il est aujourd'hui en bonne voie !

Benjamin WEST (1738-1820), *L'incrédulité de St Thomas*, huile sur toile, Leeds Museum, Grande Bretagne. →

**Pierre GIBERT**